



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 14 (1986)

DOI: 10.11588/fr.1986.0.52929

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

décline, mis à part certaines «citadelles» telle Hambourg. Il met l'accent sur Joh. Peter Bergius, l'homme de l'irénisme. Dans son chapitre «The war and German society», C. R. FREDRICHS, spécialiste des révoltes urbaines qui font le pendant, en Allemagne, des révoltes rurales, bien étudiées en France par Y. Bercé, brosse un tableau nourri de points d'interrogation sur les rapports entre la société allemande et la guerre, tableau que, à la suite du chancelier Salvius, en 1648, l'on pourrait étendre à l'ensemble de l'Europe. Un regret: que les travaux de E. Rott sur la Valteline – si importante alors pour la jonction des forces armées d'Espagne et de l'Empereur – et de Victor – L. Tapié sur l'Europe centrale, la politique extérieure de la France (Cours de Sorbonne) et les questions culturelles (baroque et classicisme) n'aient trouvé dans ces pages qu'un écho lointain, de même que sa magnifique connaissance de la littérature historique tchèque, en attendant le Wallenstein (avant Golo Mann) qu'il nous avait promis.

Nous croyons rester fidèle à l'esprit de l'auteur principal – qui a mis beaucoup de lui-même dans cet ouvrage – en indiquant qu'il nous a convié à une triple méditation: repenser la guerre, repenser «le héros», repenser la culture, en fonction même du «récit» qu'il nous donne, lui et ses collaborateurs.

Repenser la guerre d'abord; c'est un renouveau de l'histoire militaire, auquel nous étions préparés en France par les travaux d'A. Corvisier, qui nous est offert. Réflexion polémologique à la manière de R. Aron et de Julien Freund sur les origines, les mécanismes, les liens avec la politique, le financier, le social. La guerre? une entreprise à la fois vaste et rentable telle que l'entend de Witte, le financier de Wallenstein. Le soldat? non pas isolé au sein de la société, cet être à part qu'il est devenu, mais membre actif d'une société militaire où l'épée est reine, pétrie de violence dont Grimmelshausen ne donne qu'une mince idée. Deux aspects essentiels mis à jour dans les «campagnes» étudiées par les auteurs: l'espace et le temps, le rôle de la distance et de la rapidité, rôle également des systèmes de transmission et du renseignement, du ravitaillement, du recrutement, analyse précise des objectifs, des matériels et des personnels mis en mouvement.

Repenser le «héros» et par excellence, le héros militaire, que ce soit Wallenstein ou Gustave-Adolphe, Bernard de Saxe-Weimar ou Jean de Werth, coqueluche de la Bastille. Des qualités épiques: la répétition des victoires, le soutien populaire, le rôle de la propagande, la fonction ou le support idéologique, la croyance en l'immortalité ou le rôle des astres. Par opposition: le héros populaire, ou le «contre-héros», émanation de la souffrance, de l'inquiétude, de la peur et de l'angoisse. A la fin, le prince – ou le roi – s'efforce de confisquer l'une et l'autre tradition: c'est la marche vers l'absolutisme et la création de «nouveaux modèles».

Repenser la culture, à la lumière notamment du dernier chapitre: «mythe, légende et histoire». Une dominante: la mort qui entraîne la démographie de catastrophe, des variétés régionales importantes, et surtout le désir de survivre – et de vivre: la guerre perdue? reste à gagner la paix; le problème est toujours le même. De là le rôle de la politique et du prince, la religion joue son rôle, «l'industrie» également, et la pensée politique. Créer «un monde nouveau», avant que ne réapparaissent les vieux démons de la raison d'État: dresser un bilan où l'homme retrouve sa place, tel est le dessein ou le rêve de cet ouvrage qui donne à la Guerre de Trente ans sa présence et sa modernité.

Georges LIVET, Strasbourg

Gerhard SCHORMANN, *Der dreißigjährige Krieg*, Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht) 1985, 151 p. (Kleine Vandenhoeck-Reihe, 1506).

Déjà connu par ses travaux sur les procès de sorcellerie en Allemagne et différentes questions culturelles aux XVII^e et XVIII^e siècles, l'auteur tente, avec ce petit livre sur la Guerre de Trente ans, un tour de force qui est, en même temps, une réussite, compte tenu de la finalité qu'il se

propose et de la collection dans laquelle s'inscrit l'ouvrage. Moins mettre à jour de nouvelles sources ou émettre de nouvelles hypothèses que donner clairement le point de vue des uns et des autres, exposer les points controversés en informant les étudiants et les personnes cultivées de «l'état des questions». Entreprise peu aisée étant donnée la multiplicité des travaux consacrés à cette période dans les pays intéressés et la diversité des points de vue. En ce qui concerne les sources, l'œuvre est facilitée par l'article de K. Repgen, «Dreißigjähriger Krieg» (*Theologische Realenzyklopädie*, t.9, 1982, p. 169–188) et, en ce qui concerne le déroulement du conflit, par le choix même de l'auteur qui, après avoir examiné différentes options sur la valeur du concept, opte pour une limitation de son exposé à l'Allemagne, principal témoin ou acteur du conflit européen.

Comme nous l'avons mis en œuvre dans notre *Guerre de Trente ans* (coll. *Que sais-je?*) l'auteur s'efforce de combiner le plan chronologique et le plan thématique. Dans une présentation brève de caractère traditionnel, il expose le conflit dans le Reich, ouvert pratiquement depuis la Paix de religion de 1555, développe les ambitions des Habsbourg et l'envergure imposante de la dynastie depuis le XV^e siècle. Le rôle de Rudolphe II qui a fait récemment l'objet d'une pénétrante étude du Dr. Evans (*Rudolf II and his World*, Oxford 1973, et *Rudolf II and his Court*, Delft 1982) est bien mis en lumière, de même qu'est marquée l'escalade progressive qui, combinant le religieux et le politique, aboutit à l'explosion de 1618.

Une seconde partie expose le déroulement du conflit ou se retrouvent les différentes phases, que, déjà, distinguait Pufendorf: la guerre bohémo-palatine 1618–1622; la guerre de Basse-Saxe et danoise 1624–1629; la guerre suédoise 1630–1635; la guerre franco-suédoise 1635–1648, exposé conforme au «système classique», souvent discuté, car, dans ces titres, n'apparaît pas l'Espagne, pièce maîtresse du conflit comme le remarque P. Chaunu dans ses *Réflexions sur la Guerre de Trente ans* «car, si la Guerre de Trente ans est d'Empire», elle a été payée, alimentée du dehors, pour les deux supergrands du premier XVII^e siècle, la Couronne de France et, d'abord, celle de Castille et d'Amérique, de las Indias de Castilla» (*L'Europe, l'Alsace et la France*, Strasbourg 1986, p. 220–228).

Le troisième élément – le plus neuf également – porte sur l'étude thématique. D'abord, les buts de guerre des différents et successifs belligérants dans leur continuité (en ce qui concerne les Habsbourg à la double branche) et leur diversité ensuite. Il est toujours délicat de postuler des motivations mais la grande publication des *Acta Pacis Westfalicae* a beaucoup apporté dans ce domaine. Les *Reichsstände* ne sont pas oubliés: Palatin, Saxe, Bavière, de part et d'autre de la paix de Prague, pièce essentielle du dispositif. Viennent ensuite les problèmes financiers et économiques sur lesquels se sont multipliés les travaux (J.P. Kintz, F. Mager, Weber, v. Hippel). Une remarque: pourquoi avoir placé au chapitre précédent (p. 68) une mise au point intéressante au demeurant, sur la prospérité du «long XVI^e siècle» et la crise du XVII^e siècle qui aurait pu prendre place au début du chapitre IV («der Weg des Geldes»). Le gros problème, en dehors des questions purement militaires de la stratégie et de la tactique, reste le financement du conflit et l'entretien des armées. Il se situe dans le cadre de la conjoncture générale – celle du renversement de la tendance séculaire (vers 1640) mais aussi celle de l'inflation généralisée et de la crise monétaire (*Kipper u. Wipperzeit*) dont on aurait tendance aujourd'hui à réduire l'importance. La discussion est ouverte. En fait la crise, si nous en croyons l'exemple alsacien, a commencé en 1570/80; elle se double d'une crise sociale qui va éclater dans diverses villes de l'Empire et permet de poser le problème crucial: dans quelle mesure le conflit religieux a-t-il permis de détourner les masses populaires de la révolte sociale urbaine: transfert du social vers le religieux par une «redécouverte de l'Ante-Christ»? Est ouvert également le gros problème de l'étendue des destructions en Allemagne; depuis la description de Freytag, les opinions ont évolué: on en trouvera un bref exposé dans l'ouvrage: seule l'enquête monographique – la méthode est au point – permettra de répondre à cette question sur laquelle Günther Franz a fait d'excellentes remarques toujours valables. L'exposé sur «Guerre et société» est rapide et bien informé: une double mobilité sociale est enregistrée:

démographique, et interne à l'intérieur des classes: nobles et paysans. Si les généralisations demeurent indispensables, elles doivent rester prudentes.

Au total un ouvrage utile, bien informé, clairement écrit qui rendra les services pour lesquels il a été conçu même si cette conception peut paraître parfois un peu restrictive par rapport à la grandeur du conflit, dans le temps et dans l'espace.

Georges LIVET, Strasbourg

Helmut KÖTTING, *Die Ormee 1651-1653. Gestaltende Kräfte und Personenverbindungen der Bordelaiser Fronde*, Münster (Aschendorff) 1983, 288 p.

Au cours de la Fronde, la ville de Bordeaux fut en dissidence, en état de rébellion à l'égard du pouvoir royal. Elle se donna un gouvernement destiné à demeurer dans l'histoire sous le nom de l'*Ormée*, celui de l'allée plantée d'ormes où se réunissaient ses chefs. Cet organisme n'avait été étudié, jusqu'à présent, que d'une manière superficielle. M. Köttling a eu le mérite, au prix de dépouillements considérables, de trouver des documents nouveaux et d'éclaircir une histoire très embrouillée.

Il montre que contrairement à ce qu'avait affirmé le chercheur américain Sal A. Westrich, il n'y eut jamais à Bordeaux, durant la Fronde, de dépossession des dirigeants municipaux par les couches inférieures de la population; qu'il n'y eut donc, a fortiori, aucun remplacement de ceux-ci par des éléments «populaires». En fait, lorsque ces couches inférieures intervinrent dans la vie politique, elle furent – plus ou moins discrètement – manœuvrées et conduites par des notables, au profit de ceux-ci. La similitude des événements de Bordeaux avec ceux de Carcassonne, de Sarlat ou de Marseille, apparaît évidente. La genèse de l'*Ormée* s'apparente à ces troubles urbains qui ont pour origines des rivalités de grandes familles ou encore la lutte contre la domination de la ville par une puissance extérieure à elle. Dans ce cas, les fanatiques de l'autonomie s'attaquent à telle famille parce qu'on l'estime complaisante à l'égard du seigneur voisin ou du pouvoir central – ou même stipendiée de l'un ou de l'autre. M. Köttling montre que les rapports de services, de protection et de fidélités, liant des riches ou des nobles à des groupes humains parfois très larges, constituent la force fondamentale du mouvement frondeur, à Bordeaux comme à Paris, à Aix ou à Marseille. Les alliances, les parentés, les relations professionnelles, les cadres corporatifs et les liens de clientèle permirent de mobiliser des masses relativement considérables. Les dirigeants n'eurent aucune peine à susciter de l'agitation soit contre des officiers royaux, soit tout simplement contre leurs ennemis personnels. Une réalité qui se situe bien loin des prétendus «chocs de classes».

Déjà, des aspirations à une certaine indépendance communale s'étaient manifestées au cours des guerres de Religion. Elles s'étaient exprimées, notamment, par une vive hostilité des juristes, des marchands et des bourgeois à l'égard des titulaires d'offices, ainsi que par la volonté de prendre en mains le gouvernement de leur ville. Au cours de la Fronde, la même tendance réapparut. Ainsi à Angers, où un parti dirigé par un avocat et un marchand non seulement combattit l'aristocratie locale fermée presque comme une caste, mais entendit exclure de l'administration de la cité tous les titulaires d'offices de judicature.

En réaction contre ces mouvements, Loyseau n'hésita pas à écrire: «Le peuple rend le plus d'honneur qu'il peut aux officiers des villes comme à ses propres officiers et les exalterait s'il le pouvait par dessus les magistrats royaux, ce qui tend à la démocratie et même à l'anarchie, et certes leur trop grande autorité a été plusieurs fois cause de sédition populaire. Aussi est-il bien défendu au Droit d'exalter les officiers des villes par dessus ceux de la Justice...»

La Fronde bordelaise fait partie de ces mouvements qui s'efforcent de faire échec aux tentatives menées par le pouvoir central tendant à rogner au maximum les libertés provinciales